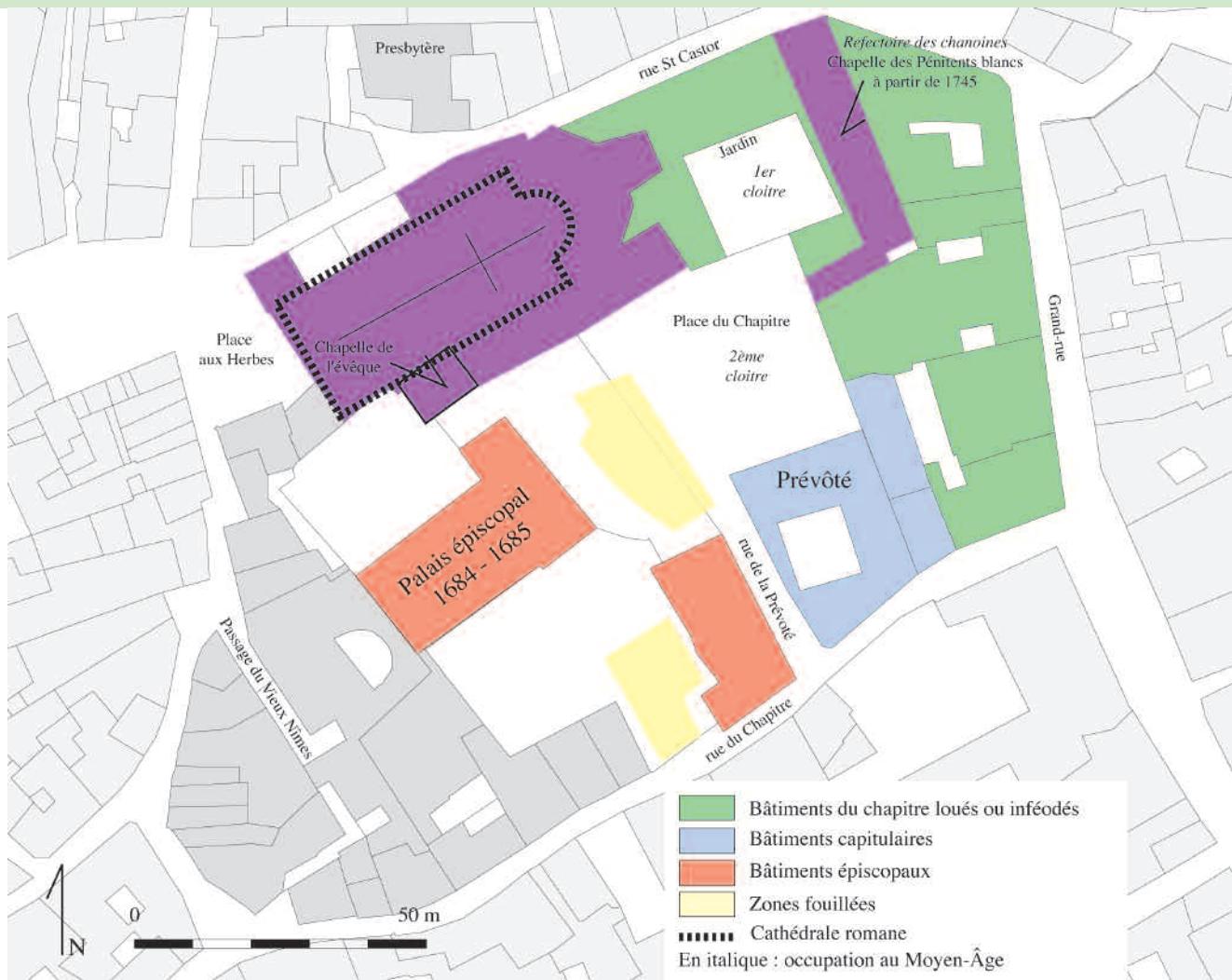


Villes et Pays d'art et d'histoire
Nîmes

Laissez-vous conter
la place du Chapitre



La place du Chapitre - et son aire d'influence - constitue l'un des espaces les plus attachants de Nîmes.

Au cœur : l'enclos cathédral, dont les historiens nous rappellent l'ampleur sociologique. Ici, à l'ombre du siège épiscopal, se sont, durant des siècles, décidées tant de choses dont les conséquences sur la vie locale et régionale voire nationale, ont été considérables.

Aujourd'hui, à la lumière de l'aménagement contemporain de la place, il était essentiel de conduire une étude structurée de ce lieu dont le cheminement dans le temps et dans l'espace illustre le rôle sociologique. L'architecture, sa destination, sa fréquentation par les Nîmois et leurs

hôtes (ce qui est l'essentiel !) traduisent et trahissent les "airs du temps" successifs qui ont soufflé sur ce microcosme passionnant.

Re-visitons ces arpents qui ont vécu et occasionné tant d'épisodes de la vie nîmoise.

Et donnons-nous le temps d'y rêver et de nous sentir, plus intimement et plus intensément encore : Nîmois.

Le Maire de Nîmes
Président de Nîmes Métropole
Conseiller Général du Gard

L'Adjoint au Maire de Nîmes
Délégué à la Culture
Président de Carré d'Art

L'évêque et le chapitre au cœur de la cité

L'implantation du christianisme, à Nîmes, reste mal connue. La ville devient un évêché dans la seconde moitié du IV^e siècle et la primitive *Ecclesia* cohabite longtemps avec l'ordre politique et culturel païen en place. L'ensemble du clergé primitif formait le « sénat » de l'évêque. Ces clercs obéissaient alors à des règles imparfaitement codifiées et vivaient en communauté. Ce n'est qu'au VI^e siècle que le terme *canonicus* fait son apparition pour désigner cet ensemble d'hommes d'Église par opposition au clergé dispersé dans les paroisses rurales. Attachés à la cathédrale, les chanoines aident l'évêque dans ses tâches pastorales tout en assurant la « louange perpétuelle » à travers les offices canoniaux. Ils vivent dans des locaux (cloître, réfectoire, dortoir, etc.) installés aux abords de la cathédrale.

À l'époque carolingienne, autour du VIII^e siècle, le groupe épiscopal, dans le secteur de la cathédrale actuelle, comporte une église consacrée à sainte Marie, l'église Saint-Etienne du Chemin et un baptistère, conformément à un usage largement répandu.

Le siège épiscopal, confronté aux luttes d'influences entre maisons nobles, devient plus indépendant des puissances séculières avec le développement de la réforme grégorienne au XI^e siècle. Pouvoirs laïcs et ecclésiastiques entrent souvent en rivalité, mais ni les évêques, ni le chapitre ne dominent la cité : leur pouvoir temporel reste toujours limité. L'évêque est alors élu par les chanoines, et le prélat partage avec eux églises, revenus et terres. Le quartier cathédral est à cette date un espace clos.

Sécularisés en 1539, les chanoines, dont le nombre diminue, abandonnent officiellement la

vie commune qui semble avoir disparu depuis longtemps. La réduction des canonicats est un premier pas vers une réforme selon les règles du concile de Trente (1545-1563) prônant le retour à une discipline plus stricte mais qui ne s'opère qu'au siècle suivant. Malmenés durant les guerres de Religion, évêques et chanoines occupent une place importante au cœur de la cité durant les XVII^e et XVIII^e siècles. Outre leur rôle d'intermédiaire entre le pouvoir royal et les fidèles, les prélats jouent un rôle actif au sein des États de la province et dans leur diocèse. Par ailleurs, un dixième du terroir de Nîmes appartient au chapitre, faisant de cette institution cléricale un acteur de poids, parfois en conflit avec les autorités civiles dès lors qu'il faut défendre leurs privilèges et leurs biens.

Supprimé en 1801, l'évêché de Nîmes est rétabli en 1821, alors que le chapitre disparaît dès 1790 pour être réorganisé en 1822. Au cours du siècle, l'influence de l'Église dans la ville s'affaiblit. Cette évolution est consacrée par la séparation de l'Église et de l'État en 1905. Au cœur de la cité, le chapitre reste cependant un témoin privilégié de l'histoire même de la ville.

Les apports de l'archéologie

L'histoire de ce quartier était connue jusqu'en 2005 par des découvertes occasionnelles, par des textes et des plans qui illustrent principalement l'époque moderne. Au Moyen Âge, les chanoines de la cathédrale occupent des bâtiments qui se trouvaient au sud de l'église, autour d'un cloître qui a été démolit et dont l'emplacement sera occupé par la place du Chapitre. Les fouilles archéologiques menées préalablement au réaménagement de la place et de ses abords ont renouvelé la documentation et permettent aujourd'hui de dresser à grands traits le panorama du quartier aux époques antérieures.

Le quartier, extérieur aux limites de la ville gauloise, était en culture jusqu'au début de la période romaine, époque à laquelle il est englobé dans la nouvelle enceinte de la ville. À la fin du I^{er} s. ou au début du II^e siècle ap. J.C., il est bâti. Quelques murs de cette période qui ont été préservés semblent être les vestiges de maisons.

Des fragments de grandes statues, notamment d'empereur, laissent penser à l'existence d'un grand monument qui se trouvait peut-être sous l'actuel musée. Au IV^e siècle, le caractère monumental du quartier se précise avec la construction d'une grande bâtisse à galerie et au V^e siècle tout un quartier d'habitation se développe aux abords de la place du Chapitre.



Vestiges de maisons des V^e et VI^e siècles en cours de fouille (Cliché O. Mauftras/Inrap)

Le quartier est reconstruit et étendu au sud aux XI^e et XII^e siècles. Aucune des maisons mises au jour ne correspond nettement à une résidence épiscopale ou canoniale : le cloître et le réfectoire sont vraisemblablement à l'est de l'église, à l'emplacement de l'actuelle école maternelle.



Cour pavée de galets entre les bâtiments canoniaux arasés des XIII^e et XIV^e siècles (Cliché R. Pellé/Inrap)

Les XIII^e, XIV^e et XV^e siècles marquent trois temps forts dans l'évolution du quartier avec la construction d'un cloître plus vaste à l'emplacement de la place du Chapitre, l'édification de bâtiments canoniaux tout autour (nous avons observé ceux de l'ouest), le pavage des cours et l'installation de systèmes hydrauliques de drainage et de puisage des eaux. La charnière des XV^e et XVI^e siècles notamment se distingue par des travaux d'embellissement de cet ensemble dans un style Renaissance.



Fragment d'un vitrail provenant d'un bâtiment canonial représentant probablement saint Joseph pendant la fuite en Égypte (Cliché Inrap)

L'évêque est installé non loin : au Moyen Âge il a un palais entre la cathédrale et la rue du Chapitre, au XVI^e siècle il s'installe dans une maison, aujourd'hui détruite, donnant sur la place Belle-Coix et au XVIII^e dans le grand palais moderne qui abrite aujourd'hui le musée du Vieux Nîmes.

La cathédrale

Comparée aux grands vaisseaux gothiques chargés d'ornementation, la cathédrale Notre-Dame et Saint-Castor apparaît bien modeste. Cette sobriété, soulignée par des bandes lombardes caractéristiques du premier art roman, s'explique avant tout par son ancienneté. Urbain II la consacre en 1096 en présence de Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse.



Les bandes lombardes et le fronton triangulaire.

Malgré les bouleversements intervenus au cours des siècles, la façade et le vestibule laissent transparaître le parti architectural originel. Un plan basilical à trois nefs, vraisemblablement couverts d'une charpente, la plaçait dans le sillage de Sainte-Eulalie et Sainte-Julie d'Elne consacrée en 1069, la première cathédrale du diocèse de Perpignan. Les deux édifices présentaient le même fronton triangulaire à l'antique.

L'unique tour d'angle massive, pas plus haute à l'origine que le fronton, affirmait le pouvoir seigneurial du chapitre cathédral. La concentration du décor en partie haute, le petit nombre d'ouvertures et une porte d'entrée,

aujourd'hui disparue, aux dimensions plus réduites contribuait à donner à l'édifice une allure imposante sinon fortifiée, à une époque où ce qui restait des remparts romains constituait une protection toute relative.



Simulation de l'élévation d'origine de la façade (Cliché G. Caillat - Ville de Nîmes)

Les assises de pierres de taille, continues depuis la tour du clocher jusqu'au mur méridional, ont été montées l'une après l'autre, sans joint apparent ni reprise de niveau. Cette manifestation de la maîtrise des tailleurs de pierre et des maçons suggère une campagne de construction ininterrompue. La frise, peut-être exécutée dans un deuxième temps, et les motifs du fronton et de la corniche, feuilles d'acanthe ou tête de lion, sont inspirés de la Maison Carrée.

Les adaptations se multiplient tout au long du Moyen Âge : voûtement de la nef, adjonction de chapelles, d'un déambulatoire et d'un clocher au-dessus de la tour. Au cours des guerres de religion, le sanctuaire est abandonné au profit d'une église de même longueur, à nef simple, construite dans l'ancien réfectoire du chapitre canonial.

Dès 1602, les catholiques demandent à réinvestir l'ancienne cathédrale. Remplaçant la porte romane, Pierre Levesville et Didier

Laguiole, architectes du Nord de la France, couvrent d'ogives une nef principale flanquée de chapelles surmontées de tribunes. La nouvelle église adaptée à la liturgie de la Réforme catholique, plus haute, plus large et mieux éclairée, est en partie démolie en 1621, pour fournir des matériaux aux fortifications huguenotes abattues après la paix d'Alès de 1629.

Sous l'épiscopat de Denis Anthime Cohon, Laurent Leroy la reconstruit de 1636 à 1646.

À la demande du cardinal de Richelieu, on commence à rénover également la façade.

La mort du cardinal interrompt le projet et on se contente finalement de refaire les dix scènes de droite de la frise.

En 1669, Cohon achève la restauration du culte catholique par la construction de la chapelle du Rosaire, chef d'œuvre baroque réalisé par l'arlésien Paulet.

Au XIX^e siècle, une nouvelle porte, plus grande, « à la grecque » donne à la façade son aspect actuel et l'architecte Henri Revoil unifie le chœur et la nef dans un style néo-roman.



La chapelle de l'évêque - XVIII^e siècle

Le palais épiscopal

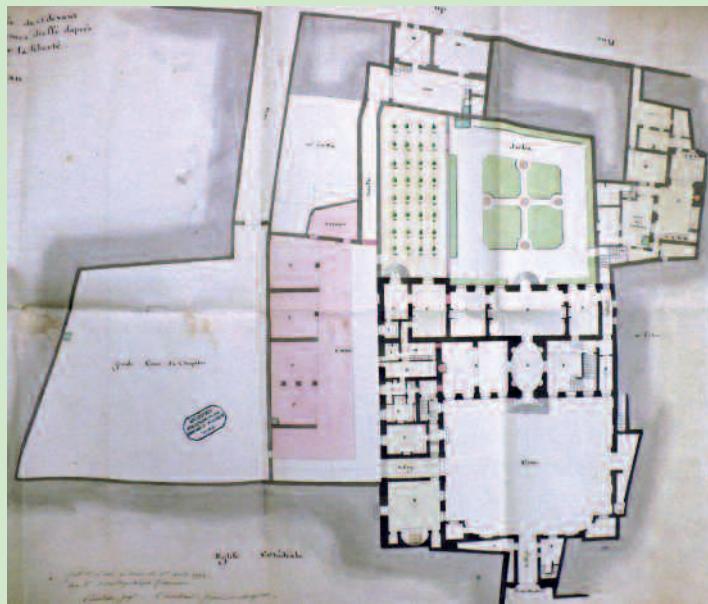
En 1156, la bulle du pape Adrien IV, suivie de la charte de Louis VII, consacre la séparation des biens de l'évêque et du chapitre. L'évêque, installé à l'ouest du quartier cathédral, devient un des rouages de l'administration royale. Tranchant le différend entre les bourgeois de la place et les chevaliers des Arènes, il agit comme protecteur des consuls qui, jusqu'à la Révolution, prêtent serment devant la cathédrale.

On a connaissance de travaux dans le palais épiscopal, dont on ignore l'emplacement exact, jusqu'au début du XV^e siècle. Dès la fin de ce siècle, les évêques nommés par le roi délaissent la capitale du diocèse. En 1475, Robert de Vilquier commence à céder à des particuliers des parties de l'ancien palais épiscopal. Le mouvement d'abandon s'accélère au moment des guerres de religion. Les évêques Raymond Cavalesi puis Pierre de Valernod doivent vendre une partie des biens de l'évêché pour subvenir aux finances royales. Ils n'ont plus les ressources nécessaires pour entretenir la demeure médiévale. En 1636, l'évêque Anthime Denis Cohon s'installe dans un hôtel particulier place Belle-Croix et continue à se séparer de parcelles de l'ancien évêché.

C'est seulement peu avant la révocation de l'édit de Nantes (1685) que le mouvement s'inverse. En 1681, le roi ordonne le rétablissement du palais épiscopal sur son prétendu « ancien sol » pour l'évêque Jacques

Séguier. Expropriations et transactions serrées avec le chapitre et les autres dignitaires de l'église permettent de reconstituer un emplacement suffisant pour ce bâtiment à caractère public.

Le programme d'origine, non réalisé, comprenant un official, tribunal ecclésiastique, et des prisons, justifie le financement par l'impôt et l'intervention de l'ingénieur du roi et contrôleur des ouvrages du Canal du Midi, Alexis de la Feuille de Merville. L'architecte nîmois Jacques Cubizol exécute à partir de ce projet un hôtel particulier entre cour et jardin.



Plan du palais en 1792 (Coll. Archives Départementales du Gard)

La cour principale est encadrée à l'ouest d'une aile en trompe-l'œil et à l'est d'une galerie permettant à l'évêque de rejoindre sa chapelle accolée à la cathédrale.

La réalisation doit beaucoup au sculpteur Philippe Mauric qui réutilise les motifs de la Maison Carrée soutenant le balcon principal de puissantes feuilles d'acanthe et couronnant la façade d'une corniche rythmée de têtes de lion qui rappellent celles de la cathédrale et de la Maison Carrée. Il dessine en outre les parterres du jardin.

En 1759, le palais est entièrement réaménagé par Pierre Dardailhon et Antoine Fabre, architecte de l'hôtel Boudon (4 rue de Bernis), qui signe ici l'escalier d'honneur. Le rehaussement des façades latérales et la construction d'un portail d'entrée ferment le nouvel enclos épiscopal qui restera un espace privé jusqu'à la Révolution.



La cathédrale et le portail fermant la cour du palais épiscopal (Coll. Musée du Vieux Nîmes)

Le presbytère et la maison du prévôt

Seules deux maisons semblent conserver la mémoire de la propriété du chapitre autour de la cathédrale : l'hôtel dit de la Prévôté et la cure ou presbytère Saint-Castor. En fait, ces maisons, l'une à l'intérieur de l'enclos, l'autre à l'extérieur, ont changé plusieurs fois de destination.

Le presbytère

On ignore la date de construction de la cure Saint-Castor, désignée au XVII^e siècle comme la « Garde de Dieu ». Malgré sa façade prestigieuse, avec ses deux colonnes ioniques avançant sur la rue et son décor sculpté inspiré de la Renaissance, aucun personnage important ne semble l'avoir possédée au XVI^e siècle. La parcelle dépendait à l'origine de l'église Saint-Etienne du Chemin, dite ainsi parce qu'elle se trouvait sur le chemin reliant les deux églises principales de Nîmes dans les premiers temps du christianisme nîmois : la cathédrale et Saint-Julien hors les murs.

Au début du XVII^e siècle, elle devient la résidence du prévôt de la cathédrale, Nicolas Hallay, personnage le plus important du chapitre. Devenue un temps propriété privée, elle revient ensuite dans la possession du chanoine Bégault. Elle quitte à nouveau le périmètre ecclésiastique en 1733, avant d'être rachetée par la ville pour y loger le curé de la paroisse Saint-Castor.



Façade du presbytère



Façade de la prévôté avec sa porte donnant sur la rue du Chapitre

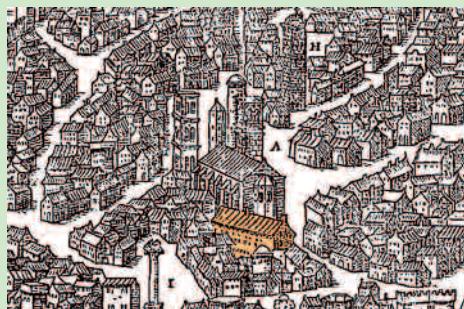
La prévôté

L'hôtel, dit de la Prévôté, dû en grande partie au prévôt Robert Clavel, est construit sur une partie du sol du chapitre entre 1611 et 1622. Les chanoines n'étant plus tenus de s'enclore depuis 1539, sa façade peut s'ouvrir directement sur la rue.

En ces années charnières 1685-1688 qui voient la démolition du Grand Temple dans la rue de la Madeleine, la reconstruction du palais épiscopal, la construction de la citadelle et l'intégration du faubourg des Prêcheurs dans de nouveaux remparts, le prévôt est encore un personnage important : Anthime Denis Cohon est le cousin de l'évêque réformateur du même nom. En 1686, la ville fait relier à ses frais sa maison à celle du président du présidial (aujourd'hui détruite), qui se trouve de l'autre côté de la rue du Chapitre et où « monseigneur le duc de Noailles doit loger » pendant la tenue des États du Languedoc. La galerie à pans de bois qui enjambe la rue subsistera quelques années, jusqu'à ce que la ville la fasse démolir à nouveau sur ses deniers.

Au XVIII^e siècle, l'agrandissement du palais épiscopal et la construction de ses écuries conduisent à ouvrir la rue actuelle de la Prévôté et à offrir ainsi une deuxième façade à la prévôté. En 1750, Pierre Dardailhon, architecte de la ville, réalise celle-ci, en même temps qu'un pan coupé qui permet aux carrosses de l'évêque de tourner aisément. Il reprendra les mêmes bossages continus pour la façade de la chapelle épiscopale en 1759. Devenu à partir de la Révolution propriété des Fournier de Clausonne, famille de riches négociants, vendu plusieurs fois jusqu'à la dernière guerre, l'hôtel de la Prévôté est aujourd'hui occupé par le conservatoire de musique.

L'école Berlioz



Extrait du plan de Poldo d'Albenas
(Coll. Bibliothèque municipale Carré d'Art)

Les nombreuses affectations de cet emplacement proche de la cathédrale illustrent parfaitement comment, depuis l'Antiquité, la ville n'a cessé de se reconstruire sur elle-même. Le mur oriental de l'école conserve le tracé du mur extérieur du réfectoire des chanoines; la cour suggère le vide du cloître. Le grand réfectoire visible sur le plan de Poldo d'Albenas de 1559 montre l'importance prise par la communauté des chanoines tout au long du Moyen Âge. Dès la fin du X^e siècle, ceux-ci se regroupent pour le service divin de la cathédrale. Ils prennent leurs repas en commun partageant la table, appelée *mense capitulaire*, pour laquelle ils recevront de nombreuses donations à l'origine de leur richesse. Derrière les murs de leur enclos, les chanoines mènent une vie monastique.



La place au XIX^e siècle avec la poissonnerie à droite

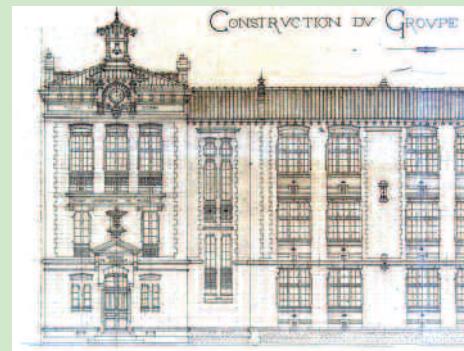
En 1539, la bulle de « sécularisation » met fin officiellement à leur volonté de vivre à l'écart du monde. Le chapitre continue à se réunir régulièrement pour régler les affaires temporelles et gérer les biens de la collectivité. Conservant en gestion commune la ferme de la Bastide et le bois des Espeisses, il cède la plupart des maisons de l'enclos canonical aux différents chanoines. Très vite, ceux-ci vont édifier des maisons avec magasin au rez-de-chaussée donnant sur la place Belle-Croix et la Grand' Rue.

Quand la cathédrale romane est abandonnée, le réfectoire, voûté en 1584, assure la continuité du « service divin ». Privée de chapelles latérales et des bancs habituellement réservés aux personnalités, cette cathédrale transitoire est dotée de « tribune, chœur, chaires, orgues et cloches nécessaires pour le culte divin ». Malgré son étroitesse, elle peut recevoir autant de fidèles que l'édifice roman. Dans le même temps, le cloître est cédé au troisième archidiacre Maridat, qui conserve le jardin et construit sa maison face à la place Belle-Croix. En 1621, les protestants mettent à

sac le « petit jardin joignant ladite maison lequel servait de récréation dans lequel il y avait plusieurs arbres fruitiers curieux, allées de pommiers ou *treillaces* de diverses sortes de muscats venant en diverses saisons, *meurtes*, orangers et plusieurs herbes curieuses et souveraines ». En 1708, le nouvel archidiacre rachètera au chapitre le « couvert » longeant le réfectoire, vraisemblablement vestige du cloître « pour y serrer les orangers ». La fin de la rénovation de la cathédrale en 1646 libère à nouveau le réfectoire, récupéré cette fois-ci pour servir d'église paroissiale. En 1686, l'intendant Basville jugeant le bâtiment trop étroit pour cet usage « n'étant qu'un boyau » refuse son réaménagement. Malgré l'opposition des catholiques qui ont pris l'habitude d'y enterrer leurs morts, l'église est désaffectée puis vendue en 1745 à la confrérie des Pénitents blancs.

Après la Révolution, le lieu est transformé en halles aux poissons jusqu'à ce que la construction des halles centrales en 1884 autorise une nouvelle affectation.

En 1897, la nécessité de construire des écoles encourage la ville à acquérir la maison Démians, ancienne propriété du troisième archidiacre, qui occupe le centre de l'ancien cloître. Max Raphel (1863-1943) remporte le concours d'architectes. Réalisateur de plusieurs bâtiments publics, de la galerie Jules Salles au Musée des Beaux-Arts, il donne un soin tout particulier au mariage des matériaux, pierre et brique.



Dessin de Max Raphel de la façade donnant sur la place Belle-Croix (Coll. Archives Départementales du Gard)



Plan d'ensemble

À ces aménagements s'ajoute la construction de deux nouveaux bâtiments : l'un, pour accueillir un bar - restaurant, s'ouvre sur la place et le jardin, l'autre clôt le jardin contemporain suivant l'ancienne limite de l'enclos du Chapitre. Il abrite les ateliers pédagogiques du musée du Vieux Nîmes et du service éducatif de l'architecture et du patrimoine de la ville de Nîmes. Volumes et matériaux en font le prolongement direct du traitement urbain et assurent leur intégration dans le quartier. Une mise en lumière soulignant l'architecture classique de l'ancien palais épiscopal et un éclairage indirect des différents espaces piétons proposent la nuit une découverte singulière de l'espace du Chapitre.

L'espace du Chapitre aujourd'hui

L'aménagement réalisé par les architectes Dominique Pierre et Philippe Ghezzi crée autour de la place du Chapitre un espace urbain contemporain mettant en valeur la qualité architecturale des bâtiments existants. Le projet s'organise autour de trois éléments : un espace accueil - le parvis du musée du Vieux Nîmes, un espace central qui unifie l'ensemble - la place du Chapitre, un espace d'agrément - le jardin du musée composé d'un jardin géométrique suivant le tracé des parterres du XVIII^e siècle et d'un jardin en terrasses, transition entre la rue et la place du Chapitre.

Tracés simples et rigoureux, matériaux en harmonie avec les bâtiments existants donnent au nouvel espace du Chapitre une cohésion générale. Quatre accès, par la place aux Herbes et le parvis du musée, par la rue du Chapitre et le jardin, par la rue de la Prévôté, par la rue de la Poissonnerie, offrent une circulation fluide et des cheminements aux ambiances variées. Une vaste fontaine et une longue rampe permettent le franchissement en douceur de la différence de niveau entre la place du Chapitre et la place aux Herbes.



Cliché Christian Michel

Réalisation : Ville de Nîmes / Direction des affaires culturelles
 Textes et illustrations : O. Maufrais (Inrap) G. Caillat (Ville de Nîmes), F. Pugnière, D. Pierre
 Charte graphique : LM - Communiquer - Maquette : Brigitte Weymann (Ville de Nîmes)
 Coordination Bettina Rautenberg-Célié (Ville de Nîmes) - © Ville de Nîmes - Décembre 2007

